Amicissimo oblatum ab auctore.

E 1

Adam Mickiewicz à Lausanne

par

GEORGES KOWALSKI
professeur à l'Université de Lwów.

EDITUM AUXILIO MIN. INSTRUCT. PUBL.

Seorsum impressum
ex comment. philolog.
Eos XXX 1927.

LEOPOLI 1927
SUMPTIBUS POL. SOC. PHILOLOGAE

L2f2
NI 3c 1

d/2005 b

502916

II

ZBIORNICA

Adam Mickiewicz à Lausanne.

(1839—40)

Adam Mickiewicz (1798—1855), grand poète polonais et professeur du latin à l'Académie de Lausanne dans les années 1839—40, a laissé un manuscrit, quoique très imparfait, de ses leçons, en une masse de notes (environ 250 pages couvertes de son écriture en langues française, latine et grecque). Outre ces papiers, on a trouvé chez un ami de Mickiewicz et, lui aussi, professeur à l'Académie de Lausanne, Scovazzi, un cahier de 40 pages, écrit par un élève inconnu (pas Polonais). Les actes des Archives Cantonaux de Lausanne, les journaux suisses contemporains et les souvenirs de quelques témoins des succès de Mickiewicz à Lausanne, complètent le nombre des sources dont nous disposons sur son activité en caractère de professeur académique à Lausanne.

Le premier regard dans les papiers autographes nous désenchante. Comme la plupart des professeurs, Mickiewicz ne fixait sur le papier que de brèves notices touchant à la matière érudite. En feuilletant les vieilles éditions des auteurs romains, Mickiewicz composait des esquisses, des abrégés, des extraits. Même là où il tâchait d'arrêter ses propres idées, il ne s'acharnait pas à tourner des périodes ou à lier mutuellement les phrases successives. Mots isolés marquent le contenu des idées conçues, mais non pas exprimées. Un texte décousu naissait sous sa plume. Ces petits bouts de phrases déchirées ne peuvent remplacer le corps organique du discours académique, tel qu'il sortait de la bouche du poète.

Cependant, parmi les papiers il y en a quelques-uns qui présentent une trame soigneusement stylisée; par conséquent, ils donnent une idée du discours prononcé de la chaire. Ce sont surtout les Prolégomènes, c'est-à-dire les quatre premières leçons du cours, la leçon d'installation et quelques parties de la huitième leçon (sur la comédie de Térence et sur les types de l'ancienne comédie, comparés avec ceux des comédies espagnole et française). Leur fini s'explique par le souci du professeur étranger par sa naissance à la langue française, d'apparaître comme suffisamment versé dans cette langue. La leçon d'ouverture et celle d'installation furent prononcées en sessions publiques, devant les représentants du gouvernement et de l'Académie et aussi devant un public choisi.

Néanmoins, la comparaison avec le cahier nous apprend que le discours tenu de la chaire différait du texte préparé d'avance, non seulement dans les détails du style ou du sujet, mais même dans la disposition de la leçon entière. Comme le cahier ne reproduit pas les leçons publiques (sans doute, à cause du nombre des présents; la leçon d'installation a été sténographiée par H. Durand, journaliste suisse, mais la copie n'est pas connue), nous devons nous borner aux trois leçons suivantes sur les Prolégomènes et à celle sur la comédie. Là, nous apercevons de grands changements dans l'arrangement de la matière. Ces changements ont été causés par plusieurs circonstances.

D'abord, le sujet du cours ne provenait pas du poète. On lui a imposé le programme de son prédécesseur, Porchat. Bien qu'en l'an 1838 l'Académie

ait reçu la liberté d'enseignement, déjà l'année suivante, les conditions politiques changèrent un peu, le parti libéral fut éloigné du Conseil de l'Instruction Publique. Les plaintes contre l'Académie s'élevèrent de nouveau. Les avances faites à l'enseignement extraordinaire, que l'Académie regardait, à juste titre, comme le plus sûr moyen de fournir des forces utiles au Canton, furent limitées de beaucoup. Mickiewicz, qui déjà en l'an 1838 aspirait à la chaire du latin, mais à cause de la maladie de sa femme avait été obligé de retourner précipitemment à Paris, a souffert de ce changement sous plusieurs rapports. Le traitement de professeur extraordinaire a subi des restrictions, on avait maintenant moins d'égards et plus de précautions, envers les nouveaux venus. Par-dessus le marché, le départ soudain de Mickiewicz en l'an 1838 et son silence prolongé malgré plusieurs lettres lui adressées par les pouvoirs et par les professeurs de Lausanne, ont prévenu le gouvernement en sa défaveur.

Mickiewicz avait étudié la philologie classique à l'Université de Vilna, alors célèbre (p.e. Sismondi, savant renommé de Genève signait ses oeuvres du titre du membre honoraire de l'Université de Vilna) et illuminée par de telles autorités que Śniadecki, Frank, Groddeck, Lelewel et plusieurs autres. Groddeck, originaire de Gdańsk, réunissait l'exactitude allemande avec le goût et la subtilité esthétique des Polonais. Sa rare érudition, documentée par un nombre considérable d'oeuvres et de dissertations, offrait à ses élèves un profit qu'ils n'en tardaient pas à tirer. Mickiewicz, quoique assez réservé envers „l'Allemand", comptait parmi ses meilleurs disciples. Groddeck, comme déjà avant lui Hussarzewski, propageait à Vilna la nouvelle méthode critique qui était sous l'influence de la philosophie de l'histoire.

Il ne s'agissait plus de ramasser machinalement le détail érudit, de s'empêtrer dans la bibliographie, d'accumuler des dates et des noms. Non, la nouvelle méthode critique embrassait d'une large vue des époques entières et se proposait de déchiffrer leurs caractères cachés sous la poussière des siècles. Elle s'efforçait à parvenir jusqu'à la pensée pure qui régit les faits et les gestes de l'humanité. Désormais, la matière érudite devait servir de canevas sur lequel la critique ourdirait les traits principaux et conclusifs de l'histoire des peuples. L'histoire des lettres forme une part de l'histoire universelle. Historiquement, les lettres existent comme un chaînon dans la suite des événements, comme une forme de la production générale de l'esprit humain. Du vaste océan de menus détails, l'historien est maintenant obligé à choisir ceux qui expliquent et confirment sa proposition synthétique. L'esprit de l'humanité se manifeste sous mille de rapports. Pour le surprendre dans ses multiformes hypostases, il faut dégager de la matière historique les traits significatifs. Qui saura choisir les faits sociaux, religieux, littéraires et psychologiques, conformes à sa synthèse, celui-là parviendra à démontrer le chemin du développement organique de l'humanité à travers les siècles. Connaître les routes du progrès de l'humanité, c'est puiser dans le passé pour prédire l'avenir. Le savant se considérait comme un prophète.

Ce nouveau mouvement était né à la fois en Italie (Vico), en France (Voltaire, Montesquieu, Rousseau, Mably, Chateaubriand, Turgot, Patin, Jouffroi, madame de Staël, Sainte-Beuve, Michelet, Quinet: tous trois, amis de Mickiewicz) et en Angleterre (Gibbon, dans son Essai et les philosophes écos-

sais). En Allemagne, l'école est représentée par Lessing, Herder, Schelling, Hegel, Aug. W. et Fr. Schlegel.

Mickiewicz, pendant son séjour à l'étranger (Allemagne, Italie, Suisse, France), a connu presque toutes les célébrités de son temps; il s'entretenait avec eux exclusivement sur les sujets scientifiques, les lettres et les arts. „J'ai passé le quart de l'âge humain en apprenant" — écrivit-il dans sa demande adressée à l'Académie de Lausanne en l'an 1838. On peut s'imaginer qu'il était suffisamment préparé pour sa nouvelle profession, bien qu'il ne fût pas un philologue. Il s'est nommé critique deux fois dans ses leçons à Lausanne et comme critiques il a désigné les plus grands philologues de son âge, tels que Knight, Wolf, Ast.

La nouvelle critique repoussait les époques classiques des lettres anciennes, un peu par dépit contre les classicistes, mais surtout à cause de sa doctrine qui encourageait à l'investigation des commencements, de l'évolution et des époques de transition. Aucune culture ne périt sans qu'il n'en naisse une nouvelle. Chercher partout de la vie et de la marche en avant — c'est son cri de guerre.

Inspiré par de telles idées, Mickiewicz voulait d'abord à Lausanne traiter la poésie de la décadence romaine. Gibbon, qui sur les bords du lac Léman écrivait — il y avait quelques dizaines d'années — sa célèbre Histoire du déclin de l'empire romain, aurait accueilli ce projet. Mais le gouvernement vaudois s'occupait principalement de l'enseignement secondaire. Le Collège Cantonal était aux yeux du gouvernement une institution plus importante que l'Académie considérée comme un corps libre et s'adonnant aux recherches spéciales. Par le soin de pourvoir à l'enseignement dans le Collège, le gouvernement a imposé à Mickiewicz le programme de son prédécesseur, un des instituteurs dans le Collège où on lisait les auteurs de l'époque classique. Cette entrave a mis un frein aux premiers desseins de Mickiewicz.

Une autre se joignit. Mickiewicz, sous les coups dont venait d'être frappée sa patrie, a conçue une idée religieuse touchant aux destins de son pays. Les éléments de cette idée existaient depuis longtemps dans son imagination. A Vilna il fut influencé par la philosophie de l'histoire de Herder, de Chateaubriand et de Fr. Schlegel, par l'intermédiaire de son professeur, Borowski, puis par Hegel même.

La philosophie religieuse de l'histoire, en collaboration avec la nouvelle doctrine linguistique, avec les vieilles études bibliques et avec le culte de la beauté désordonnée de l'Orient, dû à Voltaire et puis à l'école romantique, était plongée dans la contemplation des anciennes cultures asiatiques. De l'Orient sort la lumière de la foi chrétienne L'esprit oriental a migré, à l'époque d'Auguste, en Occident, et Rome fut un chaînon entre la plus ancienne antiquité orientale et l'Europe moderne, c'est-à-dire chrétienne, car les écrivains romantiques, en se vantant d'être chrétiens, faisaient remonter les origines de leur école à Dante, à Tasso, à Arioste, à Camoens et à Calderon. Le progrès de l'humanité se déploie dans le développement de la pensée religieuse. Son accomplissement se réaliserait lorsque l'humanité se réunirait dans une nouvelle Jérusalem terrestre qui serait l'image de la Jérusalem invisible des cieux. L'idée de l'homme, revenant dans la marche de sa vie ou de l'histoire à Dieu, provient de Plotin et de son influence sur Augustine (Con-

fessions), qui dans sa Cité de Dieu lui a donné une nouvelle orientation historique.

Depuis quelques années, Mickiewicz, cédant à l'impulsion de son, toujours croissant, sentiment religieux, est devenu un catholique ardent et orthodoxe. Un changement et revirement contre l'Eglise papale était encore à naître, une année plus tard après son départ de Lausanne. Comme poète romantique, comme critique philosophe, comme patriote-messianiste et catholique, il voyait surgir sous son regard, fixé sur l'antiquité, l'époque de Prudence (IV. s. apr. J.-C.). Le martyre de la Pologne dont il a été témoin lui faisait mieux comprendre la grandeur tragique des Hymnes sur les couronnes (Péristéphanôn). Avant qu'il ait été venu à Lausanne pour faire enquête sur la chaire du latin, il prétendait à la chaire des littératures comparées, alors vacante, à Genève. L'histoire de la littérature universelle pour lui, c'était l'histoire de la littérature religieuse. L'idée religieuse de l'humanité s'est éveillée dans les Psaumes de David; elle revient dans la quatrième éclogue de Vergile, dans les Hymnes de Prudence et s'épanouit chez Dante, le plus grand chanteur de la chrétienté. Lui-même, auteur des Livres du pèlerinage et de la nation polonaise — n'était-il pas un de grands écrivains de cette littérature la plus universelle et la plus humaine?

Son imagination enfiévrée a dû faire halte devant le programme obligatoire. Mais c'était impossible pour lui de chasser à l'instant de son cerveau l'idée si chérie. Deux fois il a rédigé la leçon d'ouverture (nous avons toutes les deux rédactions et en outre deux autres rédactions du passage final qui ainsi se trouve rédigé quatre fois). Dans la publication française de trois leçons, procurée par son fils, Lad. Mickiewicz, les deux rédactions ont été réunies en un texte plein. Mais la genèse du cours — on l'a voit justement dans la diversité de ces deux textes. La première rédaction permet de constater comment les deux conceptions de l'antiquité, à savoir la conception classiciste de l'âge d'Auguste et la conception du déclin, basée sur la philosophie de l'histoire, se sont confondues l'une dans l'autre. Une mention qu'il développe, en première esquisse, assez largement, disparaît dans le deuxième brouillon, dès qu'il a su que la leçon serait publique et qu'il devrait suivre de plus près le sujet destiné. Par la même raison, il s'est réservé la seconde leçon pour se répandre en louanges sur la poésie orientale qu'alors il se proposait de traiter l'année prochaine. De cette manière, d'une leçon d'ouverture sont nées deux leçons sur les Prolégomènes — il était alors en vogue de se prononcer sur la méthode à suivre dans le cours ou dans le manuel, par moyen d'avant-propos, de préfaces et de Prolégomènes, souvent arrivant à la moitié du volume du cours ou du manuel entier.

Le don de l'improvisation, si loué dans tous les écrits officiels et dans tous les journaux contemporains, a causé d'autres changements qu'on peut contrôler à l'aide du cahier. C'était pourquoi d'une leçon d'ouverture se sont développées quatre leçons sur les Prolégomènes.

Mickiewicz a réussi, à peu près, à faire disparaître l'idée religieuse de la leçon d'ouverture. Une petite remarque sur l'importance de la littérature de la décadence, insérée dans le deuxième brouillon de la leçon d'ouverture, lui a permis de corriger (comme il le dit expressément) la notion émise sur la littérature romaine dans la première leçon. Malgré cette précaution, la

synthèse, formée dans la leçon d'ouverture, manquait d'unité organique. Pour caractactériser l'âge d'Auguste, il fallait s'appuyer sur la Lettre d'Horace à Pisons, comme auparavant ont fait tous les classicistes. Mickiewicz venait de relire les oeuvres d'Horace, parce qu'il devait traduire et expliquer cette Lettre dans la seconde classe du Collège. Horace prêchait la lime, le travail littéraire assidu et impersonnel. Il se moquait des poètes ébouriffés et des génies égarés. Ce n'est que la raison qui seule peut gouverner le génie. Qu'on ne cède jamais à la première inspiration du génie. L'écrivain s'il a l'ambition de créer une œuvre de quelque durée, est tenu à ravaler sa première conception, la ruminer et la ciseler jusqu'à ce que l'art parfait se fasse observer dans le produit du génie primitif. Horace était lu pendant des siècles dans les écoles et son autorité était tellement puissante que même les romantiques les plus belliqueux (Byron, Jean Paul) s'inclinaient devant elle, tout en la contredisant dans la pratique.

Mickiewicz, pour préparer la lecture d'Horace au Collège, a lu aussi les satires de Lucilius (dans l'édition de Dousa) puisque Lucilius fut, dans la satire, le devancier d'Horace. Dans ce but, il a fait venir à Lausanne le manuel de l'histoire de la littérature romaine par Baehr. Là, il a trouvé un chapitre sur la différence entre la satire scénique et la satire écrite pour être lue dans un livre; la première, plus ancienne, il l'identifiait avec les Satyres grecs. De la combinaison de cette différence des deux satires avec la doctrine d'Horace sur le besoin de la lime littéraire (litura — littera) est sortie la synthèse classiciste, développée par Mickiewicz dans la leçon d'ouverture.

Du temps des études universitaires, Mickiewicz se souvenait d'un passage de Rousseau, traduit par Groddeck et mentionné par Borowski, sur le caractère de chanson populaire, visible dans tous les produits écrits de la muse grecque. En général, cet avis était alors courant. Le mouvement littéraire, favorable aux chansons populaires, le prônait. Mickiewicz, bien qu'il disputât contre Niebuhr sur la thèse des chansons populaires, les cherchait même chez Catulle, comme en prouve le cahier.

S'appuyant sur ces notions, Mickiewicz a assigné au caractère romain l'insigne mérite d'avoir trouvé, le premier dans l'histoire des lettres, la vraie notion de la littérature comme un art écrit (littera — litteratura). Ce seraient les Romains qui de la naïve chanson grecque auraient formé une poésie stylisée; ils seraient les inventeurs du style écrit.

Cette synthèse, considérée en elle-même, n'est pas plus historique que ne le sont les synthèses des autres savants et critiques contemporains, que Mickiewicz, selon la méthode comparative, a passés en revue, avant d'émettre sa propre synthèse. Mais l'importance de cette définition ne repose pas dans son contenu. En la jugeant historiquement, nous apercevons comment le génie romantique de Mickiewicz a plié sous la doctrine classiciste, dont il était imbu de sa première jeunesse. Plusieurs autres auteurs romantiques montrent un pareil mélange des deux courants littéraires. Surtout chez les poètes instruits l'influence du classicisme devenait insurmontable. Les conditions extérieures, c'est-à-dire le programme classiciste imposé au professeur académique de l'ancienne littérature, prêtaient du secours à cette influence. Sous ce rapport, Mickiewicz ressemble à tant d'autres génies des époques de transition, lesquels représentaient un enchaînement des courants des deux époques diverses (Dante, Petrarca, Ariosto, Cervantes, Vico, Quinet dans l'époque du naturalisme).

Il restait à caractériser Rome selon la philosophie de l'histoire. Alors, l'époque d'Auguste reçut un beau coup de pied, tous les honneurs furent précipités à la décadence. Une synthèse fondée sur cette époque, nécessairement ne pouvait être littéraire car l'époque de la décadence fut nommée ainsi à cause de la corruption de la langue et du goût littéraire. Mais l'histoire commençait, depuis naguère, à s'occuper de la décadence romaine. C'était chez les anciens historiens, même ceux qui passent pour avoir introduit une latinité assez basse (comme Suétone), que l'histoire moderne a découvert de vrais trésors, si on les évalue selon l'importance historique. Les écrivains chrétiens fournissaient des matériaux principaux pour l'histoire de la décadence. Entre autres, Gibbon a reconnu la valeur historique de leur témoignage.

Il était évident que la synthèse historique s'opposerait à la synthèse littéraire. La sympathie pour la décadence ne pouvait aller d'un pas avec la fierté classiciste. Davantage, dans un cours littéraire, les notions philosophiques, historiques et religieuses s'accordaient difficilement avec l'incompatibilité du goût littéraire. La difficulté restait attachée à la matière même et aux circonstances extérieures.; nous pouvons donc excuser le poète s'il n'est pas arrivé à réunir, en harmonie parfaite, les deux extrêmes.

Le passage final, qui contient la comparaison d'une description de Stilicho par Claudien avec le portrait du Corsaire chez Byron, appartenait à la première conception. Mickiewicz voulait démontrer combien cette époque, stigmatisée du nom de décadence par les classicistes, a influencé le plus grand poète moderne, chef de cette école qui semble avoir rompu complètement avec les études antiques (ce n'était, en tout cas Byron). Le passage offrait des attraits purement littéraires, et ce fut la raison pourquoi Mickiewicz, malgré les autres changements, l'a laissé à sa place, le reliant au contexte par une formule classiciste sur le besoin d'exciter l'intérêt de l'auditoire.

L'esthétique classiciste inspira à Mickiewicz de donner à ses leçons une forme pleinement littéraire. Aux commencements des deux leçons publiques, il approche son sujet à l'aide d'une métaphore. Par une troisième métaphore il conclue le cours en l'interrompant sur la comparaison de Cicéron avec Démosthène. Toutes les trois métaphores ont la forme de la comparaison romantique, c'est-à-dire de la comparaison d'une chose sensuelle à une chose phantastique (comme chez Chateaubriand). La métaphore, employée dans le discours d'installation, était d'abord destinée à l'introduction du discours d'ouverture. Sur les feuilles contenant le passage final de cette leçon on trouve quatre vers en latin du quatrième livre des Géorgiques de Vergile, qui n'ont aucun rapport à la comparaison entre Claudien et Byron, car ils décrivent le duel entre Aristée et Protée. A la vraie signification de cette citation nous ne parviendrons qu'ayant lu le compte-rendu du discours d'installation, publié dans le Courrier Suisse (juin 1840). Là, au commencement du discours de Mickiewicz, nous lisons nue traduction verbale des mêmes vers, sans qu'il soit remarqué qu'il s'agit d'une citation. C'était propre aux poètes romantiques de faire des allusions érudites à la dérobée. Mickiewicz peignait ses difficultés à s'exprimer dans une langue étrangère, par une image du combat d'Aristée (qui n'est pas mentionné dans le journal) avec le dragon aux écailles luisantes.

Même dans ce menu détail, Mickiewicz a victorieusement repris, dans la leçon d'installation, le sujet qui lui fut défendu d'abord par le programme obliga-

toire. Le siècle du déclin, cher à l'âme romantique, est revenu dans son cours, et s'il n'avait pas quitté Lausanne, il l'aurait traité dans le cours de l'année prochaine. Cette annonce, il l'a écrite dans le brouillon de la leçon d'installation, puis il a trouvé plus raisonnable de la supprimer. Le recteur Monnard a aussi remarqué dans son discours d'office à l'installation, que l'année suivante Mickiewicz tiendra un cours sur la littérature de la décadence romaine et nommément, sur la littérature ecclésiastique. La leçon d'installation n'est donc autre chose que devait être la leçon d'ouverture, s'il était donné à Mickiewicz de choisir son sujet. Même les premières paroles de ces deux discours se ressemblent.

Mickiewicz employait davantage les méthodes de l'esthétique classiciste en illustrant le cours de nombreuses citations des auteurs traités (ce qui était demandé par le programme), en divisant la matière érudite sur chaque écrivain selon quelques rapports stables: vie, œuvre, jugement littéraire (remarques sur le style), opinions politiques, sociales et religieuses des auteurs, jugement général, c'est-à-dire philosophique et historique. Il s'attache de préférence aux personnalités plus pleines, telles qu'Ennius, Lucrèce, Cicéron. L'analyse de l'époque précède celle des auteurs. La leçon sur Catulle n'était pas préparée dans les autographes, car ici, Mickiewicz puisait dans ses souvenirs de Vilna, où Catulle a gagné toutes les affections de la jeunesse amoureuse (autant qu'Ovide par ses Amours). Tout de même, cette leçon a produit un effet immense dont l'écho nous trouvons dans le compte-rendu du directeur du Collège, Solomiac. Telle que nous la connaissons du cahier, elle est toute classiciste. De rares, plus profonds et plus historiques aperçus sur l'œuvre de Catulle, remontent à l'enseignement de Groddeck, connaisseur de la poésie alexandrine. Ce qui a surtout excité l'admiration des auditeurs, c'était l'abondance des comparaisons avec les auteurs modernes. Même dans le cahier, qui sur 40 pages embrasse le cours des deux semestres, on en trouve des traces.

La méthode comparative, maniée par Mickiewicz avec une rare connaissance de la littérature universelle, lui a servi pour assigner à la littérature romaine sa place parmi les différentes littératures européennes. Restreint à l'âge d'Auguste, Mickiewicz a réussi, malgré tout, de traiter la littérature universelle dans une étape de son évolution. Les exemples et les comparaisons, accumulés en richesse étonnante, grâce à la vaste érudition de Mickiewicz, avaient pour but de démontrer que l'esprit humain dans de pareilles conditions crée toujours, par une nécessité physicale, de pareilles œuvres.

L'histoire raisonnée de la littérature romaine du temps d'Auguste „ne racontait pas de détails puérils d'une érudition oisive" (voir la pétition des élèves de Mickiewicz, en date du 13e mars 1840), mais elle enchaînait les faits pour en tirer des conclusions générales. La matière lui servait de champs sur lequel s'exerçait la perspicacité (qu'on a appelée à Lausanne: étonnante) du savant. La matière lui fournissait l'expédient à procéder aux conjectures scientifiques.

En se servant de cette méthode, Mickiewicz se rangeait parmi les premiers savants et critiques de son temps. Si sa synthèse nous apparaît aujourd'hui un peu audacieuse et par trop privée de preuves, rappelons-nous que c'était alors la méthode scientifique la plus recherchée, et qu'elle était employée non seulement dans l'histoire littéraire, mais aussi, et avec des succès scientifi-

ques, dans les sciences exactes (Buffon, Al. Humboldt). La méthode rigoureusement historique était déjà connue, mais comme il y avait encore des esprits trop puissants pour se soumettre au dictionnaire des antiquités, elle n'avait pas vaincu d'un coup. Enfin sa victoire a bien stérilisé les sciences humanistes, comme on commence à s'en douter aujourd'hui.

Il arrive à Mickiewicz qu'il lui échappe de petites méprises concernant les faits historiques. P. e., il confond les deux Hemsterhuys, le père philologue avec le fils philosophe, mais ici-même il prouve une connaissance des Lettres de Goethe et des écrits de Fr. Schlegel, qui mentionnent le jeune en l'appelant: Liebling, que Mickiewicz traduit par „aimable", en attachant cet adjectif à la mention du vieux Hemsterhuys, qu'il connaissait de sa lecture à Kowno où il avait étudié sa vie écrite en latin.

Le latin de Mickiewicz, épuré d'après le modèle de celui de Groddeck, là où il ne provient pas des vielles éditions latines, n'est pas libre de quelques, très rares, fautes, p. e. adhibi au lieu de adhiberi. Mais, comme les papiers n'étaient pas destinés à être publiés, il aurait, sans doute, corrigé ces manques de grammaire et de style, s'il était arrivé à remanier ses notices. L'orthographe latine suit le vieil usage et est, pour la plupart, scholastique (confusion entre: e, ae, oe; i, j, y; t, th), ce qui lui avait valu la réprobation de sa thèse à Vilna de la part de Groddeck. Le poète romantique préférait les vielles éditions aux plus récentes et il n'a su se détacher, même après l'échec de sa thèse, de son amour du moyen-âge. Quelques différences entre l'orthographe latine de Mickiewicz et celle de nos temps s'expliquent par le raisonnement étymologique que, d'après Schellet, Groddeck inculquait à Vilna (hyems, parce que hyein en grec signifie pleuvoir, et p n'est pas nécessaire entre m et s, puisqu'il est hiemis, non hiempis). L'orthographe grecque (dans le commencement de la Médée d'Euripide, copié d'après l'édition d'Ennius par Columna-Hessel) suit l'usage contemporain qui se passait de signes d'accentuation.

L'orthographe française est souvent phonétique et ne peut être bien comprise que par un Polonais qui prononce comme il écrit. Plusieurs désinences, qui ne se prononcent pas ou qui, pour l'oreille d'un étranger, se ressemblent plus ou moins dans le discours oral, se confondent à tous sens chez Mickiewicz. Comme il n'écrivait que pour son usage personnel, il suivait ses propres commodités.

La grande nervosité qui caractérise tout son être incapable à mordre, avec la constance d'un pédant, à un sujet pour longtemps, son manque de patience, sa distraction coutumière (si bien remarquée par le valet d'un de ses amis: le servant s'apitoyait sur Mickiewicz, en regrettant que „ce brave messire semble vivre dans les songes") ont produit un grand nombre de fautes d'orthographe, de grammaire et de style, quelquefois explicables par la raison psychologique.

Les Prolégomènes ne dépendent d'aucune source particulière. Sa mémoire, tant admirée par les contemporains, et sa lecture étendue lui permettaient de citer par cœur plusieurs noms, passages et détails érudits dont il n'est redevable à aucune source immédiate. Avant le commencement du cours, il a relu les écrits rhétoriques de Cicéron. Cette lecture lui a rendu des services dans les premières cinq leçons. Plus loin, quand il expose la matière, il s'appuie, par la préférence du goût romantique, sur les vieilles

éditions des auteurs, aussi sur le manuel de Baehr, sur l'histoire des études classiques par Heeren et sur la monographie de Middleton sur Cicéron. Nulle part il ne traduit sa source, si ce n'est pas dans les extraits, et souvent il en combine plusieurs.

Aussi longtemps qu'il se sentait animé par la nouveauté de sa profession et qu'il croyait à son établissement définitif à Lausanne, il travaillait énormément, mettant beaucoup plus de matière dans une leçon que ne le ferait un maître plus expérimenté. En trois mois il a parcouru l'histoire de la littérature romaine depuis les origines jusqu'à Cicéron. L'invitation à la chaire à Paris venue, il ressentit la lassitude. Le mobile psychologique dont il avait — en ça un vrai Slave — toujours besoin a cessé d'agir. Tout le second semestre (d'été), il se répandait sur le seul Cicéron et il n'en arriva pas au bout. Après deux semestres du cours, le programme ne fut pas même abordé. Peut être que Mickiewicz voulait se soustraire à ce thème forcé sur lui contre son gré; ce qui est plus probable, c'est qu'au commencement les origines l'avaient plus intéressé qu'il n'était profitable pour l'ensemble de son cours, et que puis il s'épargnait du travail inutile pour sa future profession. Contre sa méthode coutumière, il se servait d'une seule source dont il a fait un extrait. Mais la comparaison entre l'extrait et le cahier prouve une fois de plus que le discours vif et réel était l'œuvre de sa propre pensée. Personne, en lisant les dernières pages du cahier, n'aurait supposé que Mickiewicz dépend ici de Middleton. Au contraire, il montre une connaissance exacte des écrits mêmes de Cicéron, surtout des discours qu'il a lus dans sa jeunesse à l'école. L'histoire raisonnée de l'éloquence antique, mise en tête des leçons sur Cicéron, était composée par lui-même d'après le Brutus de Cicéron. M. De la Vallière, qui n'approuvait pas les idées démocratiques (ou, comme on disait alors, révolutionnaires) de Mickiewicz, a assisté à une de ses dernières leçons et s'avouait charmé par le talent oratoire et littéraire du poète.

Cette remarque de M. De la Vallière, comparée avec quelques autres preuves (p. e. avec les programmes académiques), démontre que Mickiewicz a traité le même sujet pendant les deux semestres, malgré l'affirmation opposite d'un des amis de Mickiewicz. Aussi l'anecdote sur l'examen qu'on voulait faire subir à Mickiewicz dans les salons d'un des hauts magistrats du gouvernement, provient d'une source assez trouble.

Pendant que Mickiewicz professait l'histoire littéraire du siècle d'Auguste à Lausanne, ses amis se demandaient avec un souci patriotique, si la tâche actuelle du poète n'allait pas être perdue pour la Pologne. Leur inquiétude concernant les occupations quotidiennes du poète n'était que trop justifiée par les besoins de leur patrie, privée de l'existence politique, soutenue par le travail spirituel de ses fils dispersés en pèlerinage à travers le monde.

L'émigration polonaise à Paris réunissait, au centre de la culture Européenne, la fleur de la malheureuse nation. Généraux distingués dans des batailles nombreuses, hommes d'état connus par leur vertu civique, représentants d'aristocratie polonaise les plus éminents, écrivains admirés universellement, musiciens célèbres, journalistes, savants, tous ils étaient préoccupés d'une pensée: sauver le palladium de la culture polonaise, le soutraire aux appétits brutaux des envahisseurs et, transporté, pour le moment, dans un lieu de refuge le cultiver d'autant plus qu'il ne restait que ce débris de l'ancienne gran-

deur du pays. Tous les écrivains polonais de ce temps envisageaient les belles lettres comme instrument de politique. Le corps opprimé, c'était l'âme qu'on devait garder contre les tentations de l'ennemi. Et les dieux de la nation demeuraient intactes dans ce temple auguste de l'âme meurtrie et ensanglantée.

Parmi l'émigration polonaise à Paris il y avait quelques esprits qui désespéraient de revoir leur pays libre. Ceux-là enflammait le désir de voir leur grand mort couvert de drapaux et déposé sur la bière entourée d'un deuil universel. Un de nos plus grands poètes a décrit l'enterrement d'un capitaine polonais, qui avait, un des premiers, donné le signe héroïque pour le soulèvement de la nation en l'an 1820 et qui, après de longues années de misère, a expiré dans un hôpital de pauvres à Paris. A la fin du récit poètique, l'écrivain imite la prière de Ménélas qui dans le plus critique moment de la bataille ne souhaitait que de voir le soleil apparaître de nouveau dans la nuit de la débâcle. Et il s'écrie: „Mais Toi, Dieu, qui jettes des traits contre les défenseurs du pays, nous T'implorons sur cette poignée des os, au moins, allume le soleil pour notre heure extrême, que le jour s'avance de la porte claire des cieux, qu'on nous voie donc lutter contre la mort".

On conçoit facilement que les amis de Mickiewicz n'étaient pas contents de son séjour prolongé à Lausanne. Il les a quittés au moment de sa détresse personnelle, pour chercher de quoi vivre avec la famille. Aussitôt lui disparu, l'émigration ressentit vivement le manque de son chef spirituel. Quand on était en train de créer pour lui une chaire de littératures slaves au Collège de France, la Pologne parisienne ne doutait plus que Mickiewicz ne revienne, qu'il ne permette que la littérature slave soit professée à Paris par un ennemi de la nation. Un bruit courut à Paris qu'un Allemand allait occuper la chaire. Le prince Adam Czartoryski, qui remplissait, envers les réfugiés à Paris, le rôle d'un roi de l'état supprimé, démontrait dans une lettre à Mickiewicz la nécessité de son retour à Paris.

Personnellement, Mickiewicz éprouvait des remords à l'égard de sa nouvelle patrie. Elle l'a accueilli à bras ouverts, l'a comblé des signes d'amitié et d'admiration; elle venait de lui conférer la chaire ordinaire et un traitement supérieur à celui des autres professeurs. Le recteur et les collègues faisaient tous les efforts pour le retenir. Mickiewicz, qui toute sa vie restait fidèle à ses sympathies, qui comptait la loyauté parmi les traits caractéristiques de sa nature, se sentait profondément obligé envers l'Académie et le gouvernement du Canton.

D'autre part, l'auteur des Livres du pèlerinage et de la nation polonaise ne pouvait manquer à ses devoirs plus généraux et, par ça plus exigents. Dans ses lettres qu'à cette époque il adressait à ses amis, se réfléchit le combat intérieur qui déchirait alors son âme. Les songes avisants le hantaient. Il rêvait de sa terre natale. Les forêts et les prairies de la vallée charmante près de Kowno chantaient le chant de Loréley autour de son chevet. Les ondines (rusałki) du fleuve Niemen l'invitaient à les suivre et à les célébrer de nouveau. Devant les beautés du pays suisse il restait interdit, mais dans ses vers qu'il écrivait à Lausanne — et tous ils sont les plus mélancoliques de sa poésie entière — il avouait à son âme solitaire: „J'ai eu un pays où mes pensées étaient nées... plus beau que celui qui se miroite maintenant

dans mes yeux... Quand mon cadavre est assis au milieu de mes nouveaux amis, en leur parlant gaiement, mon âme se détache, et, lointaine, elle erre pleine de plaintes. Je travaille et je me divertis, mais le vrai moi s'enfuit, se couche sous les sapins de mes forêts, se plonge dans l'herbe haute et parfumée de mes prairies. Mon rêve suit les moineaux de là-bas, ramasse les écailles... et mes larmes tombent sur les souvenirs de mon âge de l'enfant pur comme les anges, de la jeunesse sublime et de l'âge mûr, l'âge de la débâcle..."

Il aimait à observer l'orage sur le lac. Cette eau grande et limpide, tout d'un coup troublée, soulevée par le vent, cinglée d'éclairs, se brisait contre les pierres de la marge, mais toujours, elle s'en allait dans le Rhône. Cette eau lui rappelait ses propres destins: „il me faut couler, couler toujours."

Madame Olivier, femme du professeur de l'Académie, a remarqué chez Mickiewicz ces rêveries subites et taciturnes qui le visitaient pendant les causeries en société.

L'édition du cours lausanien de Mickiewicz, qui va paraître en Pologne, se compose de trois volumes. Le premier expose dans quatre chapitres: 1. le rôle de la philologie classique dans la vie et dans les œuvres de Mickiewicz, et ainsi prépare l'appréciation de ses connaissances philologiques aux temps de ses fonctions de professeur à Lausanne; 2. décrit les éléments de la philosophie de l'histoire et les démontre dans la production littéraire et scientifique de cette époque, pour faire bien juger tout ce qui dans le cours lausanien n'appartient pas à la philologie strictement dite; 3. instruit sur l'histoire de l'académie de Lausanne et étudie les pertractations de Mickiewicz avec les pouvoirs du Canton, les trois nominations (professeur extraordinaire, ordinaire, honoraire) et la démission d'après les actes conservés dans les Archives Cantonaux de Lausanne; aussi les détails du séjour de Mickiewicz à Lausanne, de son habitation et de ses relations privées reçoivent de nouveaux éclaircissements; 4. analyse les leçons d'après les autographes, le cahier et les témoignages contemporains; le manuscrit est décrit quant à sa forme et à son contenu Puis viennent les questions concernant la division des papiers entre l'enseignement dans l'Académie et celui dans le Collège (où Mickiewicz donnait 4 heures): l'auteur tâche de décerner le nombre des leçons dans les deux cours. Enfin la composition de chaque leçon est sujet d'un examen minutieux.

Le deuxième volume contient le texte mis en deux colonnes dont l'une donne la copie du document, l'autre la construction nécessaire. Une traduction polonaise fut ajoutée sur la demande des éditeurs. Tous les documents servant à mettre au jour l'histoire du séjour et de l'enseignement de Mickiewicz à Lausanne sont reproduits dans le troisième volume. Au nombre de 300 pièces, ils proviennent des Archives, des journaux et des souvenirs contemporains. La bibliographie de tout ce qui a été jusqu'à maintenant écrit sur le cours lausanien de Mickiewicz laisse évaluer l'importance de chaque production selon son indépendance partielle ou totale des matériaux de Lad. Mickiewicz; ainsi, elle s'attache à fixer les diverses branches de la tradition indépendante sur le cours. L'exposition des sources, précédée d'une dissertation sur la manière de Mickiewicz dans le maniement des sources en général et spécialement dans ce cours termine le troisième volume.

GEORGES KOWALSKI
professeur à l'Université de Lwów.

ZBIORNICA
Kolegiozbiorów

Biblioteka Śląska w Katowicach
Id: 0030000247831
II 502916